

Maurice Blanchot et la question de la lecture

La question de la lecture chez Blanchot renvoie d'abord à sa propre manière de lire. Blanchot est un grand lecteur, qui aura passé sa vie à lire les écrivains et les philosophes de son temps. La question de la lecture intervient aussi dans les romans et récits, où les personnages sont souvent des lecteurs. Dans *Thomas l'obscur*, Thomas, pendant sa lecture, est persécuté par des mots qui se mettent à le regarder. *Celui qui ne m'accompagnait pas* est tout entier consacré à la communauté que forment l'écrivain et le lecteur.

Les pages que Blanchot consacre à la lecture dans les écrits théoriques sont très rares, alors que celles consacrées à l'écriture sont innombrables. Elles n'en sont pas moins essentielles, et les articles parus en mai et décembre 1953 dans la *Nouvelle nouvelle revue française*, « Lire » et « La communication », repris dans *L'Espace littéraire*, constituent une authentique phénoménologie de la lecture qui, comme les passages sur l'écriture demandent ce que c'est qu'écrire, cherchent à penser ce que c'est que lire quand il s'agit de lire une œuvre littéraire, dans un dialogue implicite avec la pensée de la lecture que développe Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, à savoir une entente de l'appel que la liberté de l'écrivain lance à la liberté du lecteur, en lui présentant un monde qui est le sien et en lui révélant sa responsabilité à l'égard de ce monde qu'il doit transformer.

Blanchot affirme que contrairement aux œuvres matérielles, qui ont une existence objective dans l'espace, par exemple une statue, l'œuvre littéraire n'est nulle part et, à proprement parler, elle n'est que si un lecteur la fait être. Un livre jamais lu n'a en quelque sorte jamais été écrit. Certes, le lecteur n'écrit pas l'œuvre, il n'est pas l'écrivain, mais il fait qu'elle a été écrite, il la fait être comme œuvre écrite : « Lire, ce serait donc, non pas écrire à nouveau le livre, mais faire que le livre s'écrive ou *soit* écrit » (*L'Espace littéraire*, p. 254). Pourtant, quand le lecteur lit, l'écrivain n'est plus là pour écrire l'œuvre. Celle-ci est donc allégée de l'auteur dans et par la lecture : « Le lecteur ne s'ajoute pas au livre, mais il tend d'abord à l'alléger de tout auteur » (*L'Espace littéraire*, p. 254). Dans *L'Espace littéraire*, Blanchot pense l'écriture à partir du mythe d'Orphée. L'écrivain est un Orphée qui descend aux Enfers, dans l'autre nuit, le Dehors, pour y trouver son Eurydice, l'œuvre, et la ramener au jour. La lecture, dans son articulation avec l'écriture, se laisse interpréter comme achèvement de l'écriture. Le mythe d'Orphée dit déjà que ce dernier, revenu des Enfers, est tué et dispersé par les Ménades. Ces dernières symbolisent la nuée des lecteurs qui dépouillent l'œuvre de son auteur. C'est dire si le rapport du lecteur à l'écrivain n'a, pour Blanchot, rien de pacifique : « le lecteur est engagé dans une lutte profonde avec l'auteur » (*L'Espace littéraire*, p. 254), il combat avec lui pour l'effacer de l'œuvre et, par l'insouciance de sa lecture, alléger cette œuvre du poids d'angoisse, de travail et de souffrance qu'elle représente pour son auteur, à savoir le tourment interminable du mourir. Le lecteur lutte par sa lecture pour rendre l'œuvre à sa présence anonyme, impersonnelle, sans auteur. Allégée de l'écrivain, l'œuvre n'est donc pas un appel de l'écrivain aux lecteurs cherchant à faire passer des idées, comme dans un texte non-littéraire. Elle n'est pas, comme chez Sartre, l'appel de l'écrivain au lecteur pour assumer sa liberté et transformer le monde. Pour qu'un tel allègement de l'œuvre soit possible, le lecteur doit lui-même devenir impersonnel : « le lecteur est lui-même toujours foncièrement anonyme » (*L'Espace littéraire*, p. 254), il est un lecteur quelconque parfaitement interchangeable, qui ne vient pas apporter sa singularité à l'œuvre. La lecture n'a donc pas pour fonction de venir compléter l'œuvre en y ajoutant la touche finale, comme si le lecteur était co-auteur et co-écrivain de l'œuvre. Le lecteur est n'importe qui, il n'est plus une

personne sociale avec un métier, une histoire, qui serait engagé dans la société. L'œuvre ne saurait donc, comme chez Sartre, l'appeler à une responsabilité pour le monde.

La lecture est comme la mer qui modifie l'ouvrage façonné par l'homme afin de le rendre toujours plus lisse et effacer les marques du travail. En quel sens le lecteur peut-il faire être l'œuvre ? Certes non en la créant, mais par sa liberté. C'était déjà la thèse sartrienne, la lecture étant chez ce dernier la réponse de la liberté du lecteur à l'appel lancé par l'écrivain à cette liberté pour qu'elle agisse dans le monde. La notion à forte connotation sartrienne de « liberté » est reprise par Blanchot en un sens volontairement non-sartrien : non pas l'acte d'une liberté engagée dans une situation et changeant le monde, mais le sens heideggerien, celui que Heidegger développe dans la conférence *De l'essence de la vérité*, à savoir un laisser-être l'étant. La lecture est liberté en ce sens qu'elle laisse être l'œuvre, elle est un accueil foncièrement passif de l'œuvre, un acquiescement : « la lecture ne fait rien, n'ajoute rien ; elle laisse être ce qui est ; elle est liberté, non pas liberté qui donne l'être ou le saisit, mais liberté qui accueille, consent, dit oui » (*L'Espace littéraire*, p. 255), « La liberté de ce Oui présent, ravi et transparent est l'essence de la lecture (*L'Espace littéraire*, p. 259). Sans auteur, l'œuvre ne délivre aucun message que le lecteur pourrait comprendre, raison pour laquelle « la lecture n'est pas une conversation, elle ne discute pas, ne dialogue pas, n'interroge pas » (*L'Espace littéraire*, p. 256). Seul le livre non-littéraire, par exemple un livre d'histoire ou de sociologie, est un tissu de significations déterminées, déjà là, que le lecteur n'aurait plus qu'à recueillir pour les comprendre et les discuter. Dans les livres qui parlent de l'histoire, de la société, du monde, le livre a toujours déjà été lu et chaque lecteur ne fait que répéter cette lecture objective par le recueil des informations que le texte veut transmettre. Mais, parce que le livre littéraire vient du Dehors de tout monde dont l'écriture est l'approche, c'est là tout le sens de l'interprétation du mythe d'Orphée dans *L'Espace littéraire*, il n'y a aucune information sur le monde ou la société qu'il faudrait recueillir. Ici, toute lecture est la première, libre de toute information objective, elle est le *Lazare veni foras* qui ressuscite l'œuvre derrière le livre, ramène au jour le cadavre derrière les portes du tombeau, c'est-à-dire le témoignage de cette région du mourir, du Dehors, de la nuit, d'où l'écrivain écrit cette œuvre. La lecture prend donc son relai en l'abolissant.

Il y a cependant bien pour Blanchot un appel dans l'œuvre, mais ce ne saurait être comme chez Sartre l'appel personnel de la liberté de l'écrivain à la liberté du lecteur agissant dans le monde. Il s'agit d'un appel anonyme et silencieux qui vient de l'œuvre même pour imposer le silence à tous les bruits du monde et faire entrer le lecteur dans le silence de la lecture. Répondre à cet appel, ce n'est pas, comme chez Sartre, agir pour transformer un monde dont on se considère responsable, c'est simplement lire et accueillir la « générosité de l'œuvre » (*L'Espace littéraire*, p. 259). L'utilisation de ce terme est lui aussi une allusion polémique à Sartre, dans la mesure où ce dernier s'en sert pour décrire le rapport personnel des deux libertés, celle de l'écrivain et celle du lecteur, dans la lecture. Pour Blanchot, c'est du Dehors dont il y va dans la lecture de l'œuvre puisque cette dernière en vient et en apporte le témoignage dans le monde. Mais le rapport du lecteur au Dehors est néanmoins très différent de celui de l'écrivain : il conquiert dans la lecture un rapport pacifié, serein, tranquille, dans la légèreté, le ravissement, l'innocence, là où l'écrivain a vécu les tourments de la souffrance d'écrire qui sont ceux du mourir. L'écrivain n'a accès qu'à ce malheur : pour lui, l'écriture est échec, il ne peut pas lire ses livres, il ne peut que les écrire, car l'œuvre est inachevée, imparfaite, et lui oppose « l'abrupt *Noli me legere* » (*L'Espace littéraire*, p. 17). À l'inverse, le lecteur acquiesce à l'œuvre sans vouloir la changer ni lui ajouter quelque chose, la voyant parfaite, achevée, réussie. En ce sens, la lecture achève l'œuvre, c'est elle qui réussit

là où l'écriture échoue, elle est « la part divine de la création » (*L'Espace littéraire*, p. 260) là où l'écrivain demeure humain, trop humain. Parodiant la *Genèse*, le lecteur voit que cela était bon.

Ce pouvoir du lecteur est à comprendre en lien avec l'exigence de l'écrivain d'échapper au désœuvrement, sans quoi il n'y aurait jamais d'œuvre. Si l'écrivain ne brise pas l'écoute de la rumeur essentielle, le ressassement éternel, la parole impersonnelle qui se parle, alors le mouvement d'écrire ne trouve jamais de terme dans un œuvre. Voué au recommencement, il ne peut plus commencer. Perdu dans le Dehors et l'*autre* nuit, il ne retrouve pas le chemin du monde et du jour. Certes l'écrivain doit d'abord entendre cette rumeur initiale, mais il doit aussi lui imposer le silence pour la faire vraiment parler et se communiquer à travers l'œuvre qui vient en témoigner dans le monde. Il n'y a œuvre littéraire que dans cette ambiguïté essentielle qui doit être maintenue, puisque d'un côté elle se dissout dans le désœuvrement, et de l'autre elle se fige dans le monde en œuvre de pure prose : elle doit être la venue au jour de la nuit, le témoignage du Dehors à même le monde. Si la lecture achève l'œuvre, c'est parce que c'est le lecteur qui rend cette communication possible, faisant que l'œuvre soit l'œuvre qu'elle est en la laissant-être dans le pur accueil de la lecture qui congédie l'auteur. La communication de l'œuvre est de ce point de vue pour Blanchot un combat entre deux pôles : le pôle écrivain, celui de la démesure, de l'informe, de l'indécision, de l'impossible, de la nuit, du Dehors, et le pôle lecteur, celui de la mesure, de la forme, de la décision, du possible, du jour, du monde. La lecture est « la communication ouverte entre le *pouvoir* et l'*impossibilité*, entre le pouvoir lié au moment de la lecture et l'impossibilité liée au moment de l'écriture » (*L'Espace littéraire*, p. 263). Blanchot refuse cependant de voir dans cet antagonisme deux pôles fixes dans la mesure où il est présent dès la genèse de l'œuvre en la seule personne de l'écrivain, la part du lecteur encore futur étant déjà présente en lui pour lui accorder le pouvoir de faire œuvre, jusqu'à ce que cette part tombe hors de lui dans la personne du lecteur qui le congédie. Cette communication que rend possible la lecture est une lutte, parce qu'elle efface l'écrivain, mais est tout aussi bien « une danse avec un partenaire invisible » (*L'Espace littéraire*, p. 261), puisque légère et joyeuse.

Bibliographie :

E. Pinat, « Écrire, lire, d'après Blanchot », in *L'écriture et la lecture, des phénomènes miroirs ? L'exemple de Sartre*, ed. N. Depraz et N. Parant, Cahiers de l'ERAC n°2, PURH, Rouen, 2011, p. 111-124.

A-N Schulte Nordholt, *Maurice Blanchot. L'écriture comme expérience du dehors*, Droz, Genève, 1995, p. 305-335.

Etienne Pinat